

Particuliers ou grandes entreprises, ils s'engagent
avec le même souci d'efficacité et d'innovation

La philanthropie en plein essor



La philanthropie est entrée de plain-pied dans le XXI^e siècle. Fini les quelques deniers versés d'une main discrète et d'un regard gêné à des malheureux à la sortie de la messe par quelques bourgeois. Le moteur de la générosité n'est plus la mauvaise conscience. Enfin, plus seulement. Aujourd'hui, la philanthropie se veut ambitieuse et innovante, encadrée et gérée comme une multinationale du CAC 40. Elle s'affirme, se mesure, se développe à grande vitesse, et pas seulement dans les pays occidentaux.

Certes, les plus grands philanthropes restent des Américains. En créant en 1913 la fondation qui porte son nom, John Davison Rockefeller inventa la philanthropie moderne. En 2006, Bill Gates, l'homme le plus riche du monde, lui donna un fabuleux coup de projecteur en cédant 95 % de sa fortune à sa fondation avec pour objectif de rendre la vaccination accessible à tous. Et la nouvelle génération des entrepreneurs de la Silicon Valley suit le chemin tracé par M. Gates. En 2015, Mark Zuckerberg, le fondateur de Facebook, a annoncé qu'il léguerait 99 % de ses actions à sa fondation pour l'enfance.

tures) avec Bosch et Zeiss, et la Suisse, avec Sandoz.

La France est loin derrière, mais elle rattrape son retard avec des projets remarquables comme ceux des Laboratoires Pierre Fabre ou du groupe de presse La Montagne. Il est vrai que le cadre législatif français a beaucoup évolué ces dernières années. Jadis, il n'y avait pas de salut en dehors de la vénérable Fédération reconnue d'utilité publique (FRUP). Cette structure nécessite au moins 1,5 million d'euros de capital et est soumise à un lourd formalisme juridique et administratif. Sa création, par exemple, doit faire l'objet d'un décret du Conseil d'Etat ! Chaque année, elle doit publier un rapport financier certifié par un commissaire aux comptes et adresser un rapport d'activité à sa préfecture, au ministère de l'intérieur et aux ministres en charge de son domaine d'action. On comprend pourquoi leur nombre stagne, voire régresse... L'invention des fonds de dotation,

en 2008, a tout changé. Faciles et rapides à créer, avec des règles de fonctionnement plus souples, ces véhicules sont plus accessibles aux PME et aux particuliers. Ils permettent à une nouvelle génération de philanthropes de se lancer en restant maîtres de leur stratégie. En cinq ans, leur nombre est passé de 852 à 2226, selon le Centre français des fonds et fondations.

Suivant l'exemple de Bill Gates, des entreprises de toute taille s'adonnent désormais à la philanthropie. Le capitalisme serait-il devenu généreux ? « Les mentalités évoluent, constate Virginie Seghers, à la tête de Prophil. *L'idée qu'une entreprise est un bien commun qui n'appartient pas seulement à ses actionnaires gagne du terrain.* » Dépassant le clivage lucratif/non lucratif, des entreprises s'engagent dans des missions pour redistribuer la richesse créée. Alors que l'Etat, rigueur budgétaire oblige, n'est plus en mesure de protéger les plus faibles, le capitalisme peut être généreux tout en étant comptable de ses

actions. Pour ces acteurs privés, le retour sur investissement est parfois plus fructueux qu'on l'imagine, et pas seulement en termes d'image.

Susciter des vocations et mettre la société en mouvement

Les patrons qui se lancent dans l'aventure de la philanthropie déclarent le faire avant tout pour eux-mêmes, pour donner un sens à leur vie. C'est le cas d'Alain Cojean avec sa fondation Nourrir, aimer, donner, qui a accepté de se confier au *Monde*, ce qu'il fait rarement. C'est un signe que les mentalités évoluent. L'adage « le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien » n'est plus d'actualité. Avant tout soucieux d'efficacité, les nouveaux philanthropes ont compris que médiatiser leur parcours pouvait susciter des vocations et mettre la société en mouvement. Partout, les lignes bougent. Il n'y a plus à choisir entre intérêt général et bien commun.

L'autre vie du restaurateur Alain Cojean

Sa chaîne de restauration rapide finance une fondation d'aide à la nutrition. Portrait d'un philanthrope

Discret, l'homme fuit la publicité et les journalistes. Alain Cojean est surtout connu pour avoir donné ses lettres de noblesse à la restauration rapide de qualité, en créant en 2000 la chaîne de restaurants qui porte son nom. Des plats cuisinés sur place avec des ingrédients le plus souvent bio, des menus végétariens... Voilà pour le côté pile de cet entrepreneur breton hors norme. Le côté face ? Sa fondation, Nourrir, aimer, donner, qui œuvre depuis 2011 dans les pays en développement. Abrisée par la Fondation de France, elle soutient des projets qui favorisent l'accès à l'eau et à la nourriture ou qui cherchent à améliorer

l'alimentation des populations les plus démunies. Plus généralement, elle appuie des initiatives contribuant à lutter contre la pauvreté et toute forme d'injustice.

L'aventure débute il y a quelques années, quand Alain Cojean part à la découverte de Calcutta, en Inde. Par hasard, il y rencontre un Anglais, David Earp, qui recueille des orphelins handicapés physiques, souvent sourds et muets. « Je n'ai jamais vu autant d'amour de ma vie, sinon celui que m'a donné ma mère », se souvient-il. Les gamins ne vont pas à l'école et passent le plus clair de leur temps à regarder la télévision. Comment les aider ? Tandis qu'Alain Cojean boit du thé au lait avec les pensionnaires de

David, l'étincelle jaillit. « Et si on créait une biscuiterie ? », lance-t-il. Les Indiens en raffolent. Dans ce pays, plutôt que des fleurs, la coutume est d'offrir ces friandises. C'est ainsi que naît l'atelier Shuktara Cakes, du nom du foyer des orphelins, qui fabrique des madeleines, des cakes et des financiers haut de gamme pour les hôtels chics de la ville. Le consul de France donne un coup de pouce au projet en organisant une rencontre avec des restaurateurs et des hôteliers de la ville. « Cela fait quatre ans que ça tourne. Les jeunes ne sont plus orphelins d'école et d'emploi », résume l'entrepreneur.

Un second atelier – une école de pâtisserie formant des jeunes

filles de milieux défavorisés – est construit à Siem Reap, au Cambodge, en 2014. La fondation participe également au financement d'écoles maternelles et de cantines au Sri Lanka, elle soutient un centre de nutrition au Togo, un bassin produisant de la spiruline au Laos et une association qui lutte contre la répression des homosexuels au Cameroun. La fondation œuvre aussi en France : en partenariat avec le SAMU social de Paris, elle a donné plus de 70 000 chaussettes et 18 000 sous-vêtements aux sans-abri de la capitale. Le financement est assuré par l'entreprise Cojean, qui reverse chaque année 10 % de ses bénéfices à la fondation. ■

PA. LE.

**La France est encore loin
derrière les Etats-Unis, mais
elle rattrape son retard avec
des projets remarquables**

Si l'impulsion est venue des Etats-Unis, le Vieux Continent bouge, lui aussi, comme le montre une étude récente de Prophil (société de conseil destinée aux entreprises tentées par la philanthropie) sur les fondations actionnaires. En Europe, le Danemark fait figure de modèle avec plus de 1300 fondations, dont celle de Carlsberg. Se distinguent aussi la Suède (1000 fondations actionnaires, dont celle d'Ikea), l'Allemagne (500 struc-